

HELLÈLE

Un propriétaire acariâtre



THÉÂTRE



Un propriétaire acariâtre

Saynète en 1 acte, par HELLÉLE.



PERSONNAGES

PIERRE, 10 ans.
MADELEINE, 9 ans.
M. LANSON.

SCÈNE I

PIERRE, MADELEINE

MADELEINE. — Oui, c'est comme je te le dis!

PIERRE. — Tu as dû mal entendre.

MADELEINE. — Non, non, j'étais assise près de la fenêtre ouverte. Papa et maman passaient là, juste en dessous, dans le jardin. Ils marchaient lentement, tout en causant. J'ai donc bien entendu, sans le vouloir d'ailleurs, ce fragment de leur conversation. Maman disait : « Notre chambre, évidemment, sera très bien ; la salle est assez grande et agréable. Madeleine sera un peu à l'étroit dans cette petite chambrette ; mais elle peut pourtant s'en contenter. Quant à Pierre, avec un lit dans le cabinet du second... »

PIERRE, amer. — Oui, merci, ce sera agréable!

MADELEINE. — Et papa a terminé : « Alors, c'est bien décidé? M. Lanson doit venir tantôt. Nous lui dirons que c'est chose convenue, que nous acceptons pour le 15 juillet. » Là-dessus, ils se sont éloignés, je n'ai plus rien entendu.

PIERRE. — C'est incroyable!

MADELEINE. — Nous acceptons... cela ne peut signifier que : nous acceptons son congé. Et c'est donc notre déménagement en perspective pour le 15 juillet.

PIERRE. — Moi qui me plaisais si bien ici! J'ai-je tant ma petite chambre gaie et claire, où j'ai disposé toutes mes affaires...

MADELEINE, moqueuse. — Qui sont toujours en désordre, d'ailleurs.

PIERRE. — Pas du tout, Mademoiselle! ce n'est pas vrai. Du reste, si cela me plaît ainsi, tu n'as rien à y voir.

MADELEINE. — Non, c'est certain. Et dans ton futur petit cabinet noir j'aurai encore bien moins à y voir!

PIERRE. — Oh! non, décidément, je ne veux pas qu'on déménage! Voyons, nous étions si bien ici. Pourquoi changer?

MADELEINE. — Écoute, je ne sais pas, mais... c'est peut-être de notre faute.

PIERRE. — Comment?... Pourquoi?

MADELEINE. — Réfléchis un peu. Tu sais que M. Lanson, notre nouveau voisin, celui-là même qui doit venir tantôt chercher la réponse, est maintenant notre propriétaire, puisqu'il a acheté ensemble les deux maisons contiguës, la blanche et la noire.

PIERRE. — Oui, oui, je sais.

MADELEINE. — Alors... Pierre... nous n'avons pas toujours été pour lui des voisins très agréables. Depuis deux mois qu'il est installé à côté de nous...

PIERRE. — Oh! pour des pécadilles sans importance!

MADELEINE. — Sans importance... pour nous! Mais cela dépend des caractères. Il est peut-être minutieux, jaloux de ses droits.

PIERRE. — Oui, ce doit être quelque vieil acariâtre, malade de l'estomac, hypocondriaque, comme dit Molière. Hein! tu vois que je connais mes classiques, que je me nourris de bons auteurs?

MADELEINE. — Oui, mais tu aimes te nourrir encore plus volontiers de bons fruits! Tu te souviens quand nous avons voulu cueillir les bigarreaux au grand cerisier de M. Lanson?

PIERRE. — C'était une branche qui avançait sur notre jardin!

MADELEINE. — Et nous avons si bien tiré dessus, qu'elle a cassé au ras du tronc.

PIERRE, se grattant l'oreille. — Oui, je m'en souviens fort bien... j'étais assez ennuyé! J'ai même avalé un noyau de cerise dans mon émotion.

MADELEINE. — M. Lanson a bien dû s'en apercevoir.

PIERRE, surpris. — Que j'avais avalé un noyau?

MADELEINE. — Mais non, que nous avions cassé la branche! Et puis, la semaine dernière, tu as fait un gros trou dans la haie pour aller chercher ta balle.

PIERRE. — Oh! un gros trou... tu exagères. Juste pour me faire un passage... et je ne suis pas un cent kilos!

MADELEINE. — Et puis, quand nous avons fait notre concours de tir, tu sais, avec tous nos vieux marrons desséchés de l'année dernière?

PIERRE, riant. — Tous les marrons qui manquaient la cible tombaient dans le carré de salades du voisin. Il a dû être bien surpris de trouver cette récolte inattendue.

MADELEINE. — Enfin, quand tu cours dans le jardin toute une journée en jouant de la trompette...

PIERRE, froissé. — Eh bien! je n'en joue pas si mal! Papa lui-même dit que je m'en tire très bien.

MADELEINE. — Oui, mais ce n'est pas très varié, tes airs de chasse! Et puis, M. Lanson n'aime peut-être pas la musique. Enfin, vois-tu, à mon idée, il trouve que nous sommes des voisins gênants... et il ne veut plus de nous comme locataires.

PIERRE, indigné. — Eh bien! c'est ridicule de sa part! Oh! si je le voyais ce vieux propriétaire égoïste et méchant, je lui dirais son fait! (D'un ton tragique.) Est-il permis, pour des bêtises pareilles, de chasser les gens d'une maison qui leur plaît... de les exiler dans des réduits obscurs, où ils manqueront d'air, de lumière, de soleil. Toi M. Lanson, ce n'est qu'un criminel, un misérable, un bandit! Je voudrais le voir là, devant moi. Ah! ah! je lui dirais son fait, alors. (On frappe.) Entrez!

SCÈNE II

LES MEMES, M. LANSON

M. LANSON. — Excusez-moi, mes enfants, si j'entre ainsi. J'ai trouvé la grille du jardin ouverte, et je me suis introduit avec un peu de sans-gêne, je l'avoue...

MADELEINE. — Monsieur...

M. LANSON. — Je suis très heureux d'avoir cette occasion de faire votre connaissance, car je devine qui vous êtes : M. Pierre et Mlle Madeleine de Lanson, n'est-ce pas?

LES DEUX ENFANTS. — Oui, Monsieur...

M. LANSON. — Mais vous, vous ne me connaissez pas, je pense? Je suis votre voisin, M. Lanson.

LES DEUX ENFANTS, saisis. — Oh!

M. LANSON. — Je viens parler à vos parents. Ils sont ici?

MARIELEINE. — Oui... non... c'est-à-dire... oui. Je vais aller les chercher.

M. LANSON. — Je crois, d'ailleurs, qu'ils attendent ma visite. Ils devaient aujourd'hui me donner réponse.

PIERRE, vivement. — Au sujet de la maison ?

M. LANSON. — Ah ! vous savez ?...

PIERRE. — Oh ! Monsieur, est-il donc vrai que...

M. LANSON. — Que... quoi ?

PIERRE. — Eh bien !... pour cette maison... que voulez-vous en faire ?

M. LANSON. — Comment, ce que je veux en faire ? Je désire la louer, tout simplement.

PIERRE. — Mais à qui ?

M. LANSON, riant. — A qui ? Mais à de bons locataires.

MARIELEINE, d'un ton suppliant. — Il ne faut pas, Monsieur, être trop exigeant pour les locataires. Je vous assure que, souvent, il y a plus d'étourderie que de méchanceté.

PIERRE. — Oui, et il peut arriver des accidents bien involontaires... qu'on regrette beaucoup. Ainsi, quand nous avons cassé cette branche de cerisier...

M. LANSON. — Ah ! ah ! c'est donc bien vous qui avez fait ce joli travail ?

MARIELEINE. — Nous voulions seulement cueillir quelques cerises qui pendaient au-dessus de notre jardin. C'était tentant, vous comprenez.

PIERRE. — Seulement, nous avons tiré un peu fort. Je vous assure que nous avons été bien désolés quand nous avons entendu le craquement.

M. LANSON. — Oui, oui, mais cela ne recollait pas la branche.

PIERRE. — Pour les marrons, ça, j'avoue que nous avons eu tort... c'est notre cible qui était mal placée.

M. LANSON. — C'est donc à cause de cette cible mal placée que j'ai trouvé mes planches de laitues criblées de gros marrons d'Inde ?

MARIELEINE. — J'espère que vos laitues n'ont pas été trop abîmées ?

M. LANSON, ironique. — Non, un peu déchiquetées seulement.

PIERRE. — Vraiment, nous n'avions pas l'intention de les abîmer. C'est comme quand j'ai fait ce petit, très petit trou dans la hale...

M. LANSON. — Ah ! oui, je me demandais quel était le gros chien qui était passé par là.

MARIELEINE. — Le gros chien, c'était Pierre ; notre balle était tombée dans votre jardin... Alors, vous comprenez...

M. LANSON. — Oui, oui, je comprends très bien.

MARIELEINE. — Tout cela, Monsieur, il faut nous le pardonner. Je vous assure que nous serons plus soigneux à l'avenir.

PIERRE. — Et je ferai attention de ne pas faire trop de bruit avec ma trompette.

M. LANSON, souriant. — J'en serai charmé.

MARIELEINE, anxieuse. — Alors, dites, Monsieur, vous voulez bien nous pardonner... et nous garder comme voisins et locataires ?

PIERRE. — Nous nous plaisons beaucoup ici. Je serais désolé d'avoir à quitter cette maison.

MARIELEINE. — Ce serait un gros chagrin pour nous s'il fallait déménager.

M. LANSON. — Qui vous parle de déménager ? Est-ce que vos parents auraient l'intention de résilier leur bail ?

MARIELEINE. — Mais est-ce qu'il n'est pas question de... ?

M. LANSON. — Première nouvelle !

MARIELEINE, troublée. — Vous venez chercher la réponse... J'avais entendu nos parents parler d'une autre maison... où nous serions beaucoup plus à l'étroit...

PIERRE. — Je coucherais dans un petit cabinet au second !

M. LANSON, riant aux éclats. — Ah ! ah ! ah ! elle est bien bonne ! Je comprends !... Ah ! très bien !... vos parents voulaient vous faire une surprise, mais vous avez éventé la mèche ! Cette maison, où vous serez plus à l'étroit, c'est ma villa de Deauville, les Mouettes. J'ai proposé à vos parents de la leur louer pour un mois de vacances. Et ils doivent me donner réponse aujourd'hui.

PIERRE. — Une villa ? au bord de la mer ?

MARIELEINE. — Et nous irions y passer un mois ?

PIERRE, sautant de joie. — Ah ! quel bonheur !

MARIELEINE. — Oh ! que je suis contente !

PIERRE. — Nous qui croyions...

MARIELEINE. — Oui, nous nous imaginions que...

M. LANSON. — Que je voulais vous congédier d'ici ?

PIERRE. — Oui, à cause de... nos petits... méfaits.

M. LANSON. — Ah ! ah ! voilà pourquoi vous avez fait tous ces aveux, et pourquoi vous paraissiez si contrits.

MARIELEINE. — Mais nous le sommes réellement, Monsieur. Je vous assure que nous regrettons beaucoup.

M. LANSON. — Eh bien ! je vais vous donner un conseil ; vous me le permettez ?

PIERRE. — Certainement, et je vous promets à l'avance de le suivre.

M. LANSON. — Fort bien. Donc, quand votre balle tombera dans mon jardin, au lieu de faire un trou dans la hale, venez plutôt sonner à la grille.

PIERRE. — Oui, Monsieur.

M. LANSON. — Et quand vous aurez envie de manger des cerises ou d'autres fruits, venez donc me trouver : j'ai une petite échelle, vous mangerez tout ce que vous voudrez... à condition que ce soit mûr.

LES DEUX ENFANTS, ravis. — Oh ! merci ! vous êtes bon !

PIERRE. — Moi qui vous croyais un vieux propriétaire acariâtre et méchant ! Je disais : je voudrais le voir, là, devant moi !...

M. LANSON. — Eh bien ! vous me voyez.

PIERRE. — Oui, mais vous n'êtes pas du tout ce que je croyais !

M. LANSON. — Eh bien ! avant que vous ne partiez en vacances au bord de la mer, j'espère que nous pourrions voisiner... autrement que par-dessus et par-dessous la haie.

PIERRE. — Ah ! quel bonheur... je suis trop content !

MARIELEINE. — Moi aussi !

M. LANSON, prenant une voix sérieuse. — Mais pour vous punir d'avoir abîmé mes salades, mes belles laitues... je vous inviterai à venir les manger avec moi.

MARIELEINE. — Oh ! volontiers !

PIERRE, riant. — La pénitence est douce !

M. LANSON. — Je demanderai à vos parents de venir dîner demain soir ; et comme on ne peut pas, n'est-ce pas, se contenter de salade... nous y joindrons un poulet... et beaucoup de dessert.

PIERRE. — Vive le propriétaire acariâtre !